

Jean **Anglade**

Le Sculpteur de nuages

roman

France de toujours et d'aujourd'hui

calmann-lévy

Jean Anglade

LE SCULPTEUR
DE NUAGES

Roman

Collection
« **France de toujours et d'aujourd'hui** »
dirigée par
Jeannine Balland

calmann-lévy

*À Ralph et à Ginette
Que mon amitié ressuscite
Avec l'aide de Dagda.
J. A.*

*Non ha l'ottimo artista alcun concetto
Ch'un marmo solo in sè non circonscriva
Col soverchio, e solo a quello arriva
La man, che ubbidisce all'intelletto.*

L'excellent artiste n'éprouve aucune pensée
Qu'il ne puisse traduire dans le marbre
En enlevant le superflu, et à cela arrive seulement
La main qui obéit à l'esprit.

MICHEL-ANGE, *Sonnets.*

Bodega Bay

Ralph Stalkner était en train de cueillir des pissenlits pour son lapin Bunny, à trois cents pas de Bodega Bay. Un petit village de pêcheurs souvent perdu dans le brouillard. Quand le soleil l'a évaporé, on découvre un paysage de dunes dominant la mer. Si on la regarde, on s'aperçoit qu'elle est habitée de gros poissons, de phoques, et même, plus loin, de baleines. De l'autre côté, ce sont des montagnes véritables, toutes hérissées, la Sierra Nevada, ce qui veut dire en langue espagnole la « Chaîne neigeuse ». Presque toute la géographie californienne s'exprime en espagnol : Sacramento, Palo Alto, Piedras Blancas, Monterey, Los Alamos. Tous les saints du paradis y participent : San José, Santa Cruz, San Juan Bautista, San Francisco, San Luis Obispo, Santa Maria, Santa Barbara, San Miguel. C'est du moins ce que Ralph Stalkner avait appris à l'école élémentaire.

Il cueillait des pissenlits pour son lapin lorsqu'il vit venir à lui une fillette rousse, vêtue de vert, dont les pieds nus foulaient le sable. Elle leva un bras pour le saluer.

– Je m'appelle Bridgeen O'Bihan, lui révéla-t-elle. Je suis irlandaise.

– Je m'en doutais, répondit-il, tu es verte de la tête aux pieds. Moi, je suis Ralph Stalkner, écossais. Écossais sans kilt.

– Que fais-tu par ici, Ralph Stalkner ?

– Je cueille des pissenlits pour mon lapin Bunny.

– J'ai entendu dire que les Écossais élèvent des lapins pour les manger. Ce qui est une chose

horifique. Est-ce ton cas, Ralph Stalkner ?

– Pas du tout. Mon lapin fait partie de la famille. Il se promène dans la maison comme si elle lui appartenait. Et en vérité, elle lui appartient à lui aussi bien qu’au reste de la famille. Seul l’atelier de mon père lui est interdit.

– Pourquoi donc ?

– Parce que mon père, Jim Stalkner, est scieur de long. On lui apporte des troncs d’arbre, de pin, de sapin, de sycomore. Il les scie sur toute leur longueur. On en fait des planches. Si Bunny se promenait dans cet espace, il risquerait de se faire scier sur toute sa longueur.

– Si vous n’avez pas l’intention de le manger, pourquoi nourrissez-vous ce lapin ?

– Pour la compagnie. Pour l’amitié. Figure-toi, Bridgeen O’Bihan, que ce lapin couche avec moi, dans mon lit.

– Allons donc ! Tu veux me faire croire que les ânes volent !

– Je te dis la vérité sacrée. Quel âge as-tu, Bridgeen O’Bihan ?

– Dix ans depuis la Sainte-Brigitte.

– Moi, j’en ai onze. J’ai atteint l’âge de raison. Tu dois me croire.

– Chez nous, l’âge de raison est à quatorze ans.

– Si tu n’y arrives pas, dimanche prochain, je t’apporterai Bunny en personne.

Ralph retourna chez lui, loin des falaises et loin de la mer. Après un quart d’heure de marche, il atteignit Belmont, un hameau de trente ou quarante habitants, vivant dans des maisons de bois dont Jim Stalkner avait généralement fourni les planches. Sur les hauteurs, où bourg et forêt se confondent, où les rues sont de terre battue, où la nuit aucun lampadaire ne s’allume, les pêcheurs et les paysans parlaient espagnol avec l’accent yankee, ou bien yankee avec l’accent espagnol. Deux familles écossaises s’exprimaient avec l’accent celtique. Les parents et les grands-parents de Bridgeen O’Bihan étaient venus d’Irlande et ils pratiquaient deux religions : celle du pape, qui oblige à croire en Jésus-Christ et en son père, le Seigneur tout-puissant ; et celle de Dagda, le maître de la vie et de la mort. La première se célébrait à Bodega Bay, dans une église toute en granit et en galets marins. La seconde n’avait point d’église, remplacée par un petit espace fleuri et voûté dans les jardins des pratiquants. Les Stalkner ne s’intéressaient point à cette divinité irlandaise. Ils se disaient presbytériens.

Chez eux auraient dû vivre cinq personnes, il n’en restait que quatre : Jim le père, Big Joe, l’ouvrier, Ralph le fils unique et Virginia Aglaé Heinhold. La mère de Ralph était décédée en lui donnant le jour. Le père avait pris à son service et à celui de Ralph bébé ladite Virginia, une ancienne esclave noire venue de Louisiane pour échapper aux sécessionnistes. Bien qu’elle fût dépourvue de lait elle-même, elle allaitait le bébé Stalkner avec celui de ses trente chèvres. Nourrice et chevrrière s’occupant aussi bien de l’enfant que des biquettes. Elle aurait dû s’appeler Amalthée, comme celle qui autrefois nourrit Jupiter. Lorsque la bête mourut, le maître du monde exprima sa reconnaissance en la plaçant parmi les étoiles. Elle y réside encore. Si par une nuit claire on lève les yeux au-dessus de l’horizon, on la reconnaît sans peine. Ainsi une chèvre, mère par le lait sinon par le sang, mère par la douceur, la patience, la générosité, le désintéressement, mère par l’amour, a connu son Assomption. Exemple qui ne fut point perdu.

Outre leur lait, les chèvres des Stalkner produisaient des crottes. Denrée non négligeable qui,

dans la chèvrerie, formait le plus riche, le plus précieux des engrais. On l'enlevait deux fois par an, quand il avait atteint une épaisseur gênante. Au jardin, il faisait prospérer les choux, les oignons, les pommes de terre. Pour s'alimenter, les biquettes se passaient d'herbe et de foin. Plus que les prairies grasses et humides qu'aiment les bovidés, elles préfèrent les landes des sommets, le genêt, la saxifrage, le bouleau noir, la gentiane et toutes les plantes amères. Le long des chemins, elles broutaient les feuilles de ronces, les pousses vertes des buissons. On prétendait qu'elles acceptaient les marrons d'Inde, les vieux chapeaux ; que les Espagnols les nourrissaient aussi de leurs espadrilles percées.

Virginia, l'ancienne esclave, se montrait aussi presbytérienne que Jim. Pour ne pas dire aussi puritaine. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle connaissait les nombres depuis 0 jusqu'à 100 000. Elle les avait fourrés dans la tête de Ralph, son nourrisson, et les lui faisait répéter souvent, corrigeant ses erreurs :

– Combien de gouttes de sang Notre Sauveur a-t-il versées dans le jardin des Oliviers ?

– 60 000.

– Exactement 62 400. Combien de coups de fouet a-t-il reçus sur son sacré corps ?

– 1864.

– C'est exact. Combien de gifles a-t-il reçues sur son sacré visage ?

– 150.

– Non, 140 : 70 sur chaque joue. Combien de coups de poing a-t-il reçus sur la poitrine ?

– 380.

– C'est exact. Combien de crachats a-t-on jetés sur sa précieuse figure ?

– 120.

– Non. Tu confonds avec les poils de sa barbe qu'on lui a arrachés : 190 crachats. Combien de trous a creusés dans sa tête la couronne d'épines ?

– 308.

– Exactement 328...

Ainsi, grâce à Virginia, l'arithmétique confortait la théologie dans la cervelle de Ralph. Son père Jim l'employait aussi chaque jour dans ses besognes. Il mesurait les troncs et les planches selon des unités venues d'Angleterre : la perche qui valait cinq yards et demi ; le yard qui valait trois pieds ; le pied qui valait douze pouces ; le pouce qui valait douze lignes. Sans parler du mile qui valait sept quarts de yard. Tout cela était d'une complication extrême. En fait, dans ses mesures ligneuses, Jim se servait de son avant-bras, de son médius, de l'ongle terminal. Ses clients le payaient en dollars qu'ils appelaient des *bucks*, en souvenir des trappeurs de jadis lorsqu'ils échangeaient leurs peaux de daims, dites *bucks*, contre des pièces métalliques ou des billets verts. Chacun de ces billets montrait le visage d'un président des États-Unis, Washington, Lincoln ou autre. Pour leur assurer une longue vie, les imprimeurs les composaient non point en papier, mais en coton, en lin et en fibre de soie. Ils résistaient aux déchirures.

L'outillage de Jim Stalkner comprenait un plateau long de dix yards, large de quatre, sur lequel glissaient les fûts tronçonnés, poussés par Big Joe jusqu'à la scie circulaire. Celle-ci, d'un diamètre d'un yard et demi, possédait des milliers de dents acérées qui s'enfonçaient dans le bois comme dans du beurre. Animée par un courant électrique, elle émettait un rugissement dont la sonorité

variait suivant la nature du bois, grave dans le pin, aigu dans le sycomore. La rotation la rendait transparente, on pouvait voir au travers de ses quatre rayons d'acier. La sciure volait partout, Jim et Big Joe portaient un masque sur la figure pour pouvoir respirer. Les troncs se réduisaient en planches, en poutres, en lambourdes, en marches d'escalier, en linteaux, en potelets, en sabliers, en poteaux de refend. Toutes ces pièces formaient la charpente des maisons, de même que les os sont la charpente du corps humain. La sciure étendait un tapis sur le sol, ramassé par un aspirateur à manivelle, expédié chaque semaine à des entreprises qui en fabriquaient des briquettes de chauffage. Ralph était admis dans l'atelier paternel lorsque la scie ne tournait point. Il se délectait de l'odeur des bois, le sycomore sentait le poivre, le cèdre sentait l'encens. Il préférait l'odeur du pin, parfumé de sa résine.

Le dimanche, tout le monde marchait jusqu'à Bodega Bay afin de participer au culte sous l'autorité du pasteur Mac Levin. La même église recevait les papistes, peu nombreux, tous espagnols ou irlandais, de huit heures à dix heures. Les presbytériens de dix heures à midi. Les papistes laissaient derrière eux la puanteur de leurs encensoirs, Ralph se bouchait le nez. Pas d'agenouillements, pas de signes de croix. Les femmes presbytériennes venaient la tête enfoncée dans un chapeau ou couverte d'un voile noir. Mac Levin commençait son prêche :

– Chers frères, chères sœurs en Jésus-Christ...

Son discours durait en moyenne trois quarts d'heure. Il racontait l'Évangile, et spécialement les paraboles de Jésus, qui étaient souvent épouvantables, et dont Ralph comprenait rarement la signification. Ainsi celle des vigneronniers homicides qui frappaient et lapidaient les serviteurs envoyés par leur maître. Ou celle du festin nuptial qui refusait l'entrée d'un homme non vêtu d'une robe appropriée. « Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dehors dans les ténèbres. Là seront les pleurs et les grincements de dents. Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » Ralph comprenait seulement que peut-être il ne serait pas élu pour participer au festin éternel.

Venait ensuite la communion, qui était un repas liquide et solide. Mac Levin présentait une boule de pain sans levain et sans sel préparé par Mrs Levin. Il le brisait, l'émiettait dans une corbeille d'osier. Les communiants, disposés en une longue file, se présentaient devant le pasteur, chacun prenait dans la corbeille un quignonnet de pain, le mettait dans sa bouche, tandis que l'offrant répétait tout le long de la cérémonie :

– Ceci est mon corps... Ceci est mon corps... Ceci est mon corps...

Le pain azyme collait aux dents et au palais. Venait alors la communion liquide. La même file se reformait, recevait le calice, buvait une gorgée de vin rouge. Le pasteur essuyait d'une serviette blanche la trace qu'avait pu laisser sur le calice chaque buveur, en prononçant la fin de l'invocation :

– Et ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance... Et ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance... Et ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance...

L'église de Bodega Bay ne contenait point de confessionnal, les papistes qui l'utilisaient se confessaient sur deux chaises. Les calvinistes se confessaient directement à Dieu, sans intermédiaire. « Pêche fortement, se conseillaient-ils, mais nourris une foi plus profonde encore. »

Quand le culte était terminé, toute l'assemblée entonnait un hymne religieux. Par exemple :

*Nearer, my God, to Thee, nearer to
Thee !*

E'en though it be a cross that

raiseth me ;

*Still all my song shall be nearer,
my God, to Thee.*

*Nearer, my God, to Thee, nearer to
Thee !*

« Plus près de Toi, mon Dieu, plus près de Toi ! Même si c'est une croix qui m'a soutenu ; Cependant tout mon chant sera plus près de Toi, mon Dieu. Plus près, mon Dieu, de Toi, plus près de Toi ! »

Après ce chœur, le docteur Mac Levin descendait de son estrade et se plaçait à la sortie pour saluer chacun de ses coreligionnaires. Il serrait la main des hommes ; son épouse embrassait les dames. Ralph et son père allaient au cimetière rendre visite aux défunts, notamment à Mary Stalkner, épouse et mère bien-aimée. Ils y rencontraient aussi Ferman Stalkner, frère aîné de Jim, qui avait la responsabilité du champ sacré. Le scieur de long engageait la conversation avec lui. Par exemple :

– Comment vas-tu, Ferman ?

– Un peu fatigué. Je viens de creuser une tombe pour quelqu'un de Belmont, de ton village. Une certaine Cathy Meldon.

– Je connais. Elle est morte d'emphysème caverneux. Âgée de quatre-vingt-neuf ans, elle n'aura pas à se plaindre au Seigneur tout-puissant. À Belmont, on devient vieux, sauf accident.

– Qui sait qui de nous deux partira le premier, mon cher frangin ?

– J'aimerais être le premier, sachant que tu me creuserais un trou irréprochable.

– Belmont ne me fournira pas beaucoup de besogne, me semble-t-il. Il ne vous reste plus que trois ou quatre possibles : Fergy Mac Coe, sa femme Sidonie, sa sœur Marilyn, Mauritz Uabas, tous quasi centenaires.

– Et moi-même.

– Non, tu n'as pas l'âge. Ton temps n'est point venu. J'ai huit ans de plus que toi. Je vais commencer à creuser notre tombe.

– Pourquoi dis-tu « notre tombe » ?

– Je la ferai assez large pour deux places.

Leur entretien durait un temps indéfini. Car ils savaient que lorsque Dieu créa le temps, il en fit une grande quantité. Tout à coup, Ferman s'interrompait. Il portait la main à sa poche arrière, en tirait une flasque d'aluminium ; dévissait le bouchon. Une suave odeur de whisky se répandait. Il passait la flasque à son frère, puis à son neveu. La liqueur était un peu tiède, échauffée par les mouvements de la fesse droite de l'oncle fossoyeur. Elle rafraîchissait quand même et effaçait la fatigue. Le scieur de long n'empêchait point son garçon d'en prendre une gorgée, sachant qu'on n'apprécie le whisky qu'après un long entraînement.

Ils allaient enfin se recueillir sur la tombe de Mary, leur épouse et leur mère. Ils arrachaient les herbes folles qui la profanaient, chélidoine, pensée sauvage, ortie, ronce, tamier ou herbe aux femmes battues. Ralph gardait les pissenlits pour son lapin Bunny. La sépulture ainsi nettoyée semblait toute fraîche. Ralph ne pleurait point, il n'avait pas connu sa mère, il n'en imaginait pas

même les traits car, en ces années lointaines, les pauvres gens ne pratiquaient point la photographie. Jim ne pleurait pas non plus, son cœur était trop échauffé par le whisky.

Le dimanche de sa promesse à Bridgeen, Ralph se rendit au culte en emportant son lapin Bunny. Celui-ci, pas plus gros que deux pommes, tenait facilement dans la poche de sa veste, y compris ses oreilles de l'espèce tombante. Bunny assista pieusement à la cérémonie, personne ne remarqua le petit bedon de la poche. Pendant la communion, Ralph lui glissa, pour le faire patienter, une bouchée de la première espèce. Il consumma le pain non salé avec gourmandise, sans en perdre une miette. Le culte terminé, la visite au cimetière accomplie, Ralph dit à son père :

– J'attache une cordelette au cou de Bunny et je vais le promener au bord de la mer. Nous reviendrons dans un moment tous deux.

Ainsi fit-il, Bunny sortit de la poche et fut encordé, il n'était pas, d'ailleurs, sujet aux escapades. Ils se dirigèrent vers les falaises d'où l'on voit l'océan Pacifique, qu'habitent des phoques, des requins et des baleines. Ce dernier animal est très utile aux hommes et aux femmes, car ses fanons, qui sont des sortes de longues dents, servent à fabriquer des parapluies et des corsets. De cette hauteur, Ralph distingua sur la plage une demoiselle aux cheveux roux qui ramassait des coquillages. Il la reconnut pour être l'Irlandaise Bridgeen O'Bihan, qui ne croyait pas à l'existence d'un lapin élevé et nourri en pure amitié. Par une descente escarpée, il la rejoignit, tirant derrière lui Bunny au bout de sa ficelle. Il la salua :

- Compliments, Bridgeen O'Bihan.
- Compliments, Ralph Stalknight.
- Je m'appelle Stalkner.
- Compliments, Ralph Stalkner.
- Et voici mon lapin Bunny, au bout de cette cordelette. Auquel tu ne voulais pas croire.
- Quel âge a-t-il ?
- Deux ans, trois mois et dix-huit jours. Ce qui, pour une grande personne, m'a dit Virginia, correspond presque à quarante-cinq ans.
- Qui est Virginia ?
- Ma nourrice noire. Elle connaît parfaitement les nombres. Nous revenons du culte.
- Tu as conduit Bunny au culte ?
- Oui, dans ma poche. Je te l'ai dit : il appartient à la famille. Ensuite, nous sommes entrés au cimetière, pour nous recueillir sur la tombe de ma mère Mary.
- Ta mère est donc morte, Ralph Stalkner ?
- Elle est morte en me donnant le jour.
- C'est une très grande action. Dagda la fera revenir. Seuls ceux qui ont vécu pauvrement ne reviennent jamais. Moi-même, je suis morte autrefois. Ayant fait précédemment de grandes choses, Dagda m'a ressuscitée.
- Qu'as-tu donc fait précédemment, Bridgeen O'Bihan, d'extraordinaire ?
- J'ai fait des rêves. Je volais dans les cieux comme une buse. Je nageais dans la mer comme une

phoquesse. Je grimpais aux arbres comme un écureuil.

– Qu'est-ce donc qu'une phoquesse ?

– C'est l'épouse d'un phoque. Dagda était informé de ces grandes choses. As-tu fait, Ralph Stalkner, des rêves comparables ?

– Je ne crois pas.

– Si tu vis pauvrement, tu mourras pour de bon. Pour l'éternité.

Ils restèrent un moment silencieux, ne sachant plus quelle conversation tenir. Bridgeen garda longtemps les yeux clos, les bras écartés, les mains palpitantes, comme si elle allait s'envoler. Elle finit par les rouvrir.

– Entends-tu, Ralph Stalkner ?

– Quoi donc ? Est-ce la voix de la mer ?

– C'est la voix de Dagda. Elle me chuchote : « Recommande-lui de faire de grandes choses. » Alors, je te le recommande.

– J'essaierai.

Ralph remit Bunny dans sa poche et tous deux enfilèrent le chemin de Belmont. De grands oiseaux blancs venus de l'océan, des albatros, les accompagnaient en glapissant. À l'horizon occidental, le soleil était vêtu d'or et de pourpre. Bientôt il allait se noyer. Mais le lendemain il reparaitrait derrière les montagnes de la Sierra Nevada. Ce qui était une très grande chose qui l'empêchait de mourir. Dagda avait fait un soleil immortel.

Il songea à sa mère Mary qu'il n'avait pas connue. Elle était morte en lui donnant le jour, ce qui était aussi, au dire de Bridgeen O'Bihan, une très grande chose. En conséquence, elle reviendrait un jour.

Il s'essuya les yeux, car il était sur le point de pleurer, et se prit à courir en direction de son village, bien décidé à accomplir de grandes choses.

Rivalités

Ralph dormait au premier étage, au-dessus de la chèvrerie. Il en montait une senteur puissante, non pas celle des biquettes, les chèvres n'ont point d'odeur, mais celle de Power, le bouc. Il était indispensable, car sans bouc, les chèvres ne produisent ni chevreaux, ni lait. Des villages avoisinants, on lui amenait même de la clientèle. Chacune de ses interventions rapportait 2 dollars à Jim Stalkner. Elles se produisaient dans la chèvrerie, à l'abri des regards de Ralph. Mais il avait enlevé un nœud à la muraille de bois et s'était renseigné. Sa chambre sentait donc furieusement le bouc. Son lit était composé d'un matelas et d'un oreiller remplis de paille et de fougère sèche. Ralph ne dormait pas seul, il avait à ses côtés le lapin Bunny dont la présence éloignait la puanteur du bouc. Le matin, sur le revers de son drap de chanvre, il devait souvent ramasser les crottes nocturnes de Bunny, pareilles à des dragées noires ; elles avaient aussi un pouvoir désodorisant.

Aucun ornement ne paraît les murs. Un placard contenait ses habits du dimanche. Pour sa toilette, il disposait d'une cuvette et d'un broc d'eau de puits. L'été, il allait à Bodega Bay, l'océan était sa salle de bains. Les rencontres qu'il y faisait avec Bridgeen O'Bihan le tourmentaient. L'Irlandaise l'avait persuadé d'accomplir de grandes choses. Il ne savait pas encore lesquelles. Il la revit en rêve. Elle lui conseilla de se regarder dans un miroir. Il n'en existait qu'un seul dans la maison, dans la chambre de Jim Stalkner, il s'en servait pour se raser la figure une fois par mois. Ralph s'examina dans une flaque d'eau, il y vit seulement des grenouilles et des salamandres.

Le soir, de temps en temps, après une longue journée de fatigue et de sciure, Jim Stalkner et Big Joe se permettaient une partie de poker. Ils se servaient d'un très vieux jeu de cartes républicain. Cela signifie que les rois et les reines avaient été remplacés par des présidents élus et des épouses de pionniers coiffées d'énormes chapeaux. Tandis que les valets étaient devenus tout simplement des Peaux-Rouges, puisque le Dieu tout-puissant a créé les esclaves pour qu'ils servent les Visages pâles. L'as unique était une bible découpée en forme de cœur. Jim s'arrangeait pour que Big Joe gagnât toutes les parties, en disant :

– Tu es un chanceux sempiternel.

Ce n'étaient pas de grandes choses.

La grande vint d'elle-même, le 15 mai 1896. Son père et Big Joe étaient en train de scier en

longueur le tronc d'un érable blanc. Du jardin où il binait des lignes de carottes, Ralph entendait le ronflement de la scie à cinq diamètres qui en tournant devenait transparente. Le travail durait depuis deux heures, interrompu de temps en temps pour changer la disposition de l'érable. Tout à coup, il y eut un cri, un hurlement d'horreur, le ronflement de la scie s'arrêta. Ralph courut à l'atelier. Ce qu'il vit était indescriptible : son père tombé de face sur la scie. Elle lui avait ouvert la poitrine quasi de part en part. Big Joe l'avait arraché à la lame, avait couché Jim sur le tapis de sciure, immédiatement imbibé d'une mare de sang. Il avait enlevé le masque, la figure de Jim était apparue, les yeux ouverts, la bouche béante, comme pour un appel silencieux. Les mains et les bras de Big Joe étaient ensanglantés jusqu'aux coudes, comme ceux d'un boucher. Virginia vint à son tour. Ralph demeurait pétrifié d'épouvante. L'ouvrier et la nourrice transportèrent Jim dans sa chambre, laissant couler derrière eux un ruisseau de sang pourpre. Ils le déposèrent sur le lit.

– Faut appeler un médecin, dit la négresse.

– Pas la peine, dit Big Joe. Il est aussi mort qu'un jambon.

Ils firent la lessive de toute cette dégoulinade, déshabillèrent le corps partagé, couvrirent la plaie béante d'un pansement qui aussitôt s'imbiba de la même liqueur. Big Joe courut cependant à Bodega et ramena un médecin, le docteur Bloomberg, qui était à la fois boiteux, juif, russe, et roulait les *r* terriblement. Il arriva en boitant, étayé par sa canne. Il examina d'abord le pauvre Jim, mit un doigt dans sa plaie, puis sur la scie toute maculée et rédigea une autorisation d'inhumer attestant que le défunt était décédé *d'une mort accidentelle et inopinée, ce 15 mai 1896*. Puis il regagna son tilbury sans se faire payer, coiffé de son chapeau gibus.

Ralph était si fort terrorisé par cette fin imprévue de son paternel qu'il en oubliait de pleurer. Virginia, au contraire, cessa de fumer sa pipe, versa toutes les larmes de son corps et l'on pouvait remarquer qu'elles étaient aussi transparentes que celles des Blancs. De plus, la négresse gémissait, s'arrachait les cheveux à poignées, se cognait la tête contre les murs. Honteux de sa propre sécheresse, Ralph fit un effort pour pleurer à son tour, avec force grimaces. Il ne savait pas qu'il existe des chagrins sans larmes, de même qu'il existe des orages sans averses. Il fallut avertir les habitants des alentours. Les oncles, les tantes, les cousins et cousines, les voisins et voisines. Gertrude Hay, l'épouse de Big Joe, en eut la charge. Elle s'habilla de noir et, secouant une clochette, alla de porte en porte dans tout Belmont, récitant chaque fois :

– Jim Stalkner est décédé par accident. Il sera enseveli samedi prochain au cimetière de Bodega Bay, à douze heures, après l'office des funérailles.

Ferman Stalkner, le fossoyeur, arriva tout bouleversé.

– J'avais tout prévu sauf ce qui arrive, dit-il. J'ai creusé une fosse pour deux. Mais Dieu n'est pas juste. J'avais huit ans de plus que Jim, j'aurais dû partir avant lui.

C'est Big Joe qui construisit le cercueil, en bois de sycomore, celui qui résiste le mieux à la terre, à la pourriture, aux vers maudits. Le samedi suivant, tout Belmont se trouva dans l'église pour assister au culte mortuaire. Dans son prêche, le pasteur Mac Levin dit tout le bien qu'il pensait de Jim Stalkner :

– Il travaillait chaque jour de l'aube au crépuscule. Il faisait payer sa besogne honnêtement. Jamais personne n'a eu à se plaindre. Chaque dimanche, il assistait au culte dans notre église et communiait par le pain et par le vin. Au physique, c'était un homme maigre. Il n'était pas de ces individus qui se bourrent de victuailles jusqu'à ressembler à des cochons. Il appliquait exactement les paroles du psaume XXIII : « L'Éternel est mon berger. Je ne manquerai de rien. Il me fait

reposer dans de verts pâturages. Il me dirige près des eaux paisibles. Il restaure mon âme. Il me conduit dans les sentiers de la justice à cause de son nom... »

Après l'eucharistie, toutes les personnes présentes, en bon ordre, firent le tour du cercueil de sycomore et posèrent leur main sur le bois, à l'emplacement de la tête de Jim que la scie avait épargnée. Ralph baisa le même site et prononça ces mots que personne n'entendit, excepté le père lui-même : « Je te promets de faire de grandes choses pour que tu reviennes un jour. »

À un demi-mile de Belmont, en direction de la Sierra, existait une argilière. Une mine d'argile où des tuiliers et des potiers allaient puiser leur matière première. Le maître d'école l'avait présentée à ses élèves, expliquant sa couleur rouge par la décomposition de roches anciennes, démontrant sa malléabilité exploitée par les sculpteurs, son durcissement au feu. Ralph prit une brouette et s'en alla la charger d'argile rouge.

– Que veux-tu en faire ? demandèrent les argiliers.

– Une grande chose.

– Quelle grande chose ?

– Je ne peux le dire, n'étant pas sûr de la réussite.

En conséquence, ils ne prirent pas un penny pour se payer et il revint, poussant sa brouettée d'argile. Virginia posa la même question. Il fournit la même réponse. Il disposa la substance sur un haut tabouret et commença de la modeler après s'être mouillé les mains. Il en forma d'abord un cylindre pareil aux tambourins dont se servaient jadis les Indiens Delawares, ces fils stoïques de la forêt qui, les premiers, avaient combattu les Visages pâles, les envahisseurs. Avec stupeur, la nourrice noire considérait cet ouvrage. Souvent, Ralph retrempait ses mains dans l'eau qui, à son tour, devenait pareille au vin rosé. Il enfonceait ses doigts dans la glaise, en arrachait des morceaux qu'il mettait soigneusement de côté, sans rien jeter. Il les reprenait, les renfonçait dans leur première place, en enlevait d'autres.

Après des heures de cette trituration, l'argile avait changé de forme, mais on ne distinguait pas encore ce qu'elle voulait représenter. Visiblement, Ralph avait entrepris un ouvrage de sculpture. Ou plus humblement, de modelage. Sans avoir étudié les grands maîtres, reçu les conseils de Michel-Ange, il devinait que dans n'importe quelle masse de marbre, ou d'argile, ou de bois réside une nymphe ou un apollon ; il suffit pour les voir d'enlever ce qu'il y a de trop.

– Tu construis un visage ? dit la négresse.

– En effet.

– Le visage de qui ?

– J'espère que bientôt tu le reconnaîtras.

Il y besogna toute la journée. Et encore le lendemain. Et le jour suivant. Prenant à peine le temps de se laver les mains pour manger ce que la nourrice lui préparait, avec l'aide des chèvres et du jardin. Il semblait avoir oublié le lapin Bunny qui, pour dormir, s'introduisait dans une de ses pantoufles. Le quatrième jour, Virginia poussa un cri d'admiration et de bonheur :

– Oh ! Je le reconnais ! C'est M. Jim Stalkner, votre pauvre père !

Ralph l'embrassa pour la remercier. Jim n'avait que la tête et les épaules. Les bras, la poitrine, les jambes, les pieds lui manquaient. Il était quand même parfaitement identifiable, avec ses

longues moustaches, sa barbiche, son crâne chauve.

– Ses joues étaient plus creuses, dit-elle.

– Je les creuserai.

– Il lui manque sa décoration, il a combattu les esclavagistes.

– Je l’ajouterai.

Il passa une semaine encore à perfectionner le buste. Celui-ci devint si parfait qu’il ne lui manquait plus que la parole. Il fut installé sous l’horloge à pendule, de sorte que lorsqu’on voulait connaître l’heure, on était obligé de le regarder. Ses yeux étaient creusés de prunelles, comme les visages antiques. Il surveillait tout le monde.

Une fois encore, Ralph rencontra Bridgeen O’Bihan, sachant qu’il allait prochainement quitter Belmont.

– Mon père Jim Stalkner est décédé, lui révéla-t-il.

– Quand donc ?

– Il y a dix jours. De façon accidentelle, en tombant sur la scie électrique qui l’a presque partagé en deux moitiés, comme un sandwich.

– Pauvre façon de mourir.

– Je suppose, Bridgeen O’Bihan, qu’il ne l’a pas choisie.

– Avant de mourir, avait-il fait quelque chose d’important ?

– Il m’avait donné la vie.

– Que penses-tu, Ralph Stalkner, faire de cette vie ?

– Si j’arrive moi-même à faire des choses importantes, lui et moi aurons la faveur de Dagda qui règle les mouvements du monde, m’as-tu dit, et nous jouirons d’une seconde vie.

– Je te le souhaite, Ralph Stalkner. Ne cueilles-tu point aujourd’hui des pissenlits pour ton lapin ?

– Il est capable de se nourrir d’autre chose. Virginia lui donne des carottes et des navets noirs.

– Salue-le pour moi. Je dois m’en aller. J’attends un bateau qui vient me prendre et m’emporter jusqu’à Corrig Island, une île que Dagda a construite. Je lui parlerai de toi et de ton père partagé comme un sandwich.

Son père et sa mère n’étant plus de ce monde, Ralph devenait l’héritier naturel de leur bien qui comprenait l’atelier de menuiserie, la maison tout en planches, la chèvrerie et son pré, le jardin, une écurie où ne gîtait ni cheval ni voiture, le mobilier intérieur, la cheminée et sa girouette. Sur le buffet, un pot à eau d’argile cuite avec cette inscription gravée IF GOD BE FOR US HO [WHO] CAN BE AGAINC [AGAINST] US? (« Si Dieu est avec nous, qui peut être contre nous ? »). Accroché à un mur, un rifle, un fusil de chasse pourvu d’un canon unique long de deux mètres que les armuriers définissaient comme *The most fatal widows and orphans maker in the world* (« Le plus inexorable fabricant de veuves et d’orphelins dans le monde »). Un de ces fusils avait tué le général anglais Simon Fraser à la bataille de Saratoga.

Ralph, encore âgé de douze ans et demi, se demanda ce qu’il pouvait bien faire de ce matériel. Il

se fournit une réponse : faire cadeau de la maison et de son contenu à l'oncle Ferman, à condition qu'il vînt s'y établir en abandonnant son métier de fossoyeur. Qu'il conservât aussi l'ouvrier Big Joe et la nourrice Virginia. Tout fut accepté, couché noir sur blanc et signé chez Jan Leduc, qui était notaire, papiste et canadien, établi à Bodega Bay. Ferman, qui ne savait pas écrire, signa d'une croix. Il prit la place de Jim, apprit à scier en long et en travers, enseigné par Big Joe. Les services des chèvres, du lapin et du jardin furent également conservés puisqu'ils ne coûtaient rien. Quant à Ralph, qui selon Bridgeen O'Bihan n'avait par encore atteint sa majorité, il continua jusqu'à l'âge de treize ans de suivre les cours de l'école élémentaire de Bodega, où il se rendait à bicyclette. Ce qui le conduisit à l'an 1897 puisqu'il était né en 1884.

Lorsque, chaque soir, il entendait la scie ronfler, il se disait avec un mouvement de joie de son cœur : « Mon père Jim Stalkner est revenu ! » Mais très vite il se détrompait. L'oncle Ferman ne prenait pas le soin de s'interrompre et de paraître pour venir le saluer. Virginia la négresse s'occupait de ses chèvres. Bunny dormait dans une pantoufle gauche, sa préférée. Ralph devait bien se rendre compte que personne ne l'attendait vraiment. Il entrait dans la salle à tout faire, à manger, à cuisiner, à repasser, à lessiver. Il allait vers la chaise favorite de son père, munie d'accoudoirs, presque un fauteuil. Il prenait place sur le siège. Elle avait conservé une senteur de menuiserie. Il fermait les yeux. Il devenait Jim Stalkner, un Ecossais sans kilt. Il lui arrivait de pleurer, bien qu'il fût entré dans l'âge de raison. Il aurait voulu échapper à cette maison à présent dépourvue d'âme.

C'est alors qu'il entendit parler du Klondike.

Ruée

Le 10 juillet de l'année 1897, à huit heures du soir, tandis que la négresse Virginia achevait de laver la vaisselle en fumant sa pipe, ils entendirent un étrange cri, long, aigu, sirupeux, tout pareil à un hennissement. Ralph courut à la porte, l'ouvrit béante, vit en effet un cheval ténébreux qui s'arrêtait devant leur ranch. En descendit un gaillard haut de six pieds, qui attacha la bête à un piquet et vint à la maison des Stalkner en touchant de deux doigts le bord de son chapeau.

– Excusez, dit-il. Je m'appelle John Chaney. Je vois que vous disposez d'une prairie bien herbeuse. M'autoriseriez-vous à laisser Faucon-Noir y entrer pour la brouter ?

– Qui est Faucon-Noir ? s'enquit Ralph, comme si la chose n'était pas évidente.

– Mon cheval.

– Il faut que je demande. Je n'ai que treize ans. Je vais consulter.

Ralph referma la porte au nez du voyageur, raconta sa demande à Virginia qui disposait de l'herbe pour les chèvres. Elle exigea 3 dollars.

– Je vous les donnerai, dit Chaney.

Il conduisit le cheval dans la prairie aux chèvres et revint.

– J'ai mangé, j'ai bu. Pourriez-vous me coucher ? Sinon, j'irai entre les pattes de mon cheval.

– Dans ma chambre, dit Big Joe, y a un rocking-chair. Vous pourrez vous balancer. Rien de tel pour bien dormir.

– Expliquez-nous du moins qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, dit l'oncle Ferman. Un peu de whisky ?

– Pourquoi pas ?

Ferman lui versa un demi-verre de cette liqueur topaze, venue directement de la verte Écosse. Chaney commença de se raconter.

– Je suis né le 12 janvier 1876 à San Francisco, au numéro 615 de la Troisième Rue. Ma mère était Flora Wellman, mon père William Chaney. William chassa Flora de leur domicile, parce qu'il voulait la faire avorter de sa grossesse et qu'elle s'y refusait. Elle tenta deux fois de se suicider,

sans y parvenir. Je suis né en janvier, comme je viens de dire, et en septembre Flora s'est remariée à un agriculteur, John London, propriétaire d'une ferme, dans la vallée du Livermore. Mon faux père me traitait durement. Il élevait des chevaux et m'obligeait à les peigner, à les brosser, à ramasser leurs crottes chaque jour, à les promener lorsqu'ils avaient mal au ventre. Mais en même temps, je me prenais d'amour pour ces bêtes innocentes. Je leur parlais, elles me comprenaient parfaitement, je leur racontais mes misères. Bientôt, je sus les monter. Je courais ventre à terre le long du Livermore, je jetais mon chapeau en l'air, je le rattrapais au sol sans descendre de selle. J'aurais pu participer à des rodéos, mais je n'avais pas l'âge, et mes chevaux n'étaient pas des mustangs, des montures sauvages. En 1890, mon faux père, John London, fut blessé alors qu'il travaillait sur la voie de chemin de fer. Je pris ma liberté – que personne ne m'offrait – et je me fis engager à la conserverie de saumon Hickmott. Amère liberté, puisque je m'y épuisais entre douze et dix-huit heures par jour, payées 10 cents chacune.

John Chaney s'arrêta de parler, comme s'il n'avait plus rien à dire. L'oncle Ferman dut l'encourager :

– Avez-vous choisi un autre genre de liberté ?

– J'ai été balayeur de jardins publics, menuisier, agriculteur, éleveur de poulets, chasseur de phoques jusqu'au Japon, blanchisseur, pilleur d'huîtres.

– Quel est ce genre de métier ?

– Il consiste à dérober les huîtres que les ostréiculteurs élèvent au bord de l'océan, dans leurs fascines. On peut s'en nourrir. Ou bien les vendre aux marins.

– Tout ça vous a fait beaucoup voyager, non ?

– Beaucoup. Il y a trois ans – en 1894 – je me trouvais à Pullman City, un peu au sud de Chicago. Ouvrier des wagons de M. Pullman. Ce gros lard de George Pullman avait fait construire une ville à qui il avait donné son nom, destinée à loger et à former son personnel afin de l'avoir entièrement à sa disposition. Au mois de mai, prétendant que la demande en wagons se faisait moins importante et que les revenus de sa compagnie dégringolaient, le gros George baissa les salaires sans réduire les loyers des maisons. L'ARU (American Railway Union), le premier syndicat du secteur, déclencha une grève qui arrêta complètement la production et le fonctionnement des trains. Pour la briser, Pullman engagea des Noirs mal remis de leur récent esclavage. Les grévistes ont brûlé des maisons, des ateliers, du matériel. Le président des États-Unis Grover Cleveland a envoyé des troupes et des policiers qui ont tiré sur les grévistes, en ont tué une douzaine et arrêté une centaine. J'étais de ces derniers. On m'a retenu enfermé tout un mois. Maltraité, battu, à peine nourri. Je raconterai cela quand je pourrai le faire. Je me suis converti.

– Converti à quoi ? Vous avez changé de religion ?

– J'étais en compagnie d'un autre prisonnier. Socialiste. Il m'a converti au socialisme, m'a fait connaître Karl Marx, Herbert Spencer, Proudhon. La propriété, c'est le vol. Proletaires de tous les pays, unissez-vous. La religion est l'opium du peuple. Le capital est semblable au vampire, il ne s'anime qu'en suçant le travail vivant.

– Et la grève ?

– Elle s'est arrêtée. Les travailleurs sont retournés à leur servitude. Pullman City est devenue un simple quartier de Chicago. Chicago est aussi en train de changer de nom. On va l'appeler Porcopolis. Ce qui veut dire la « Ville aux cochons ».

Ralph, l'oncle Ferman, Big Joe eurent de la peine à comprendre ces événements, mais tous les habitants du ranch montèrent se coucher. Le lendemain matin, ils se trouvèrent réunis autour de la table à manger. Ils déjeunèrent de café noir, de pain, de fromage de chèvre, suivis d'une lampée de liqueur topaze.

– Je vous remercie de votre accueil, dit John Chaney. À présent, je vais vous quitter.

– Pour aller loin ?

– Très loin. Jusqu'à la Colombie-Britannique que traverse le fleuve Yukon. On vient d'y découvrir de l'or, en énormes quantités. De partout, il y va du monde, sans parler des Tagish, des Indiens qui sont chez eux. Je compte y être dans trois ou quatre semaines.

– Sur votre Faucon-Noir ?

– Sur ce cheval et sur d'autres.

– Je pensais, dit oncle Ferman, que vous détestiez la richesse, que la propriété c'est la même chose que le vol ?

– Non point la propriété acquise à force de labeur. La région se nomme Klondike, ce qui veut dire « Riche en poisson », dans le langage indien. Le pays est étrange. Il paraît qu'en hiver – ce qui correspond à notre hiver – le soleil ne se lève pas, que la nuit dure six mois. En été, le soleil ne se couche pas. C'est ce soleil inextinguible qui engendre la sécrétion de l'or dans la terre et dans les rivières.

– Bordel ! s'exclama l'oncle Ferman en langue écossaise.

C'est alors que le jeune Ralph, qui jusque-là n'avait soufflé mot, se leva de table et s'écria :

– Je veux y aller aussi pour revenir tout doré, si John Chaney accepte de me prendre avec lui ! Je veux faire une grande chose !

Silence général, sauf que Big Joe s'écria comme une corneille, *croa ! croa ! croa !* Tous les yeux se portèrent sur Ralph qui opinait fermement de la tête, puis sur John Chaney qui prononça : « La fortune sourit aux audacieux. »

– À treize ans tu veux te faire chercheur d'or ? Tu ne sais pas même monter à cheval ! dit Virginia.

– Je l'emmènerai en croupe. Je lui apprendrai. Vous dites treize ans ? Il en paraît dix-huit ! La force est une chose, la volonté en est une autre.

– Et la nourriture ?

– Nous en trouverons.

– Est-ce que tu emportes Bunny, ton lapin de poche ? demanda Big Joe.

– Je vous le confie. Nourrissez-le de carottes crues et de patates cuites. Je ne pars point pour l'éternité. Mais je veux revenir millionnaire. Et je vous distribuerai mes millions de dollars.

– Et si les Indiens vous attaquent ? s'inquiéta Virginia. Les Peaux-Rouges me font peur, à moi qui ai la peau noire.

– Je te propose mon rifle de chasse, dit Ferman, pareil à celui qui a tué le général anglais Fraser à la bataille de Saratoga.

– J'ai une carabine Winchester, avec quatorze cartouches. Et un lasso, répondit Chaney. Soyez tranquilles.

Les Peaux-Rouges croyaient que l'âme des hommes habite au sommet de leur crâne, puisque les cheveux continuent de pousser même après la mort. Selon eux, le Grand Esprit prend les corps par la chevelure pour les tirer au ciel. C'est pourquoi ils scalpaient leurs adversaires vaincus pour empêcher cette ascension. Les Visages pâles étaient leurs farouches ennemis. Venus d'Europe où ils étaient généralement persécutés, ils se faisaient persécuteurs. Au début, ils dépossédèrent les Indiens de leurs terres en les payant de verroteries, de bagues, de colliers, de boucles d'oreilles. Puis ils leur enseignèrent une religion nouvelle, leur imposant la Bible, livre sacré, et des prières incompréhensibles. Les Peaux-Rouges y mirent de la bonne volonté, ils baragouinèrent l'anglais, ils priaient les yeux fermés. Quand ils les rouvraient, les terres ne leur appartenaient plus. Inversement, ils apprirent aux Blancs à cultiver le maïs, sous le nom d'*indian corn*, de « blé indien », et à manger de la viande de bison séchée. Mais beaucoup résistaient farouchement. Ils n'avaient pourtant que des flèches à opposer aux fusils. En 1876 – l'année de naissance de John Chaney –, à la bataille de Little Big Horn, ils tuèrent le général George Armstrong Custer ainsi que 260 cavaliers blancs. En revanche, à Wounded Knee, en 1890, d'autres cavaliers massacrèrent 150 Sioux, hommes, femmes et enfants. Un bon Indien était un Indien mort. Pour y parvenir, tous les moyens étaient employés par les Visages pâles. Ainsi, à Fort Pitt, ils distribuèrent aux Peaux-Rouges des couvertures et des mouchoirs provenant d'un hôpital où étaient soignés des soldats vérolés. On les enferma dans des réserves, on leur fit consommer du rhum, ils sombrèrent dans l'ivrognerie. Benjamin Franklin, ce grand philosophe, avait déclaré un jour : « Le rhum doit être considéré comme un don de la Providence pour extirper ces sauvages et faire place aux cultivateurs de la terre. »

John Chaney était donc armé contre les Peaux-Rouges éventuels. Ralph Stalkner, sous l'horloge à pendule, consulta le buste de son père qui eut l'air d'approuver leur départ. Il ne restait plus qu'à faire les paquets. Virginia remplit deux havresacs, l'un de vêtements de rechange, l'autre de nourriture. John hissa Ralph en croupe sur Faucon-Noir, lui recommanda de le saisir par la taille. Puis il cria *You-Piii*, enfonça les éperons dans les flancs du cheval, et ils prirent de compagnie le chemin du Klondike.

Quand ils eurent couru trente heures, suivant des chemins poussiéreux coincés entre les montagnes Rocheuses, peuplés de bisons et de chevaux sauvages, ils mirent pied à terre près d'une minuscule cascade où ils purent tous les trois s'abreuver.

– Où sommes-nous ? demanda Ralph.

– Dans l'Oregon. Un État peuplé de bêtes plus que de personnes.

Ils firent honneur aux provisions de Virginia. Ils s'étaient assis au pied d'un arbre mort, déchiqueté par la foudre. Un écureuil avait grimpé jusqu'au sommet du tronc et il y restait immobile, avec l'air de contempler au loin le soleil couchant. Déployant en éventail sa queue touffue, assis sur son petit derrière, il semblait jouir des derniers rayons qui éclairaient l'occident. Tout à coup, la bestiole rousse fut prise de frénésie. S'immobilisant parfois, elle levait la tête vers le ciel où tournoyait un oiseau de proie, épervier, ou gerfaut, ou émouchet.

– Prends garde à toi, mangeur de noisettes ! lui cria John Chaney.

Après avoir plané longuement avec ses grandes ailes, l'oiseau de proie s'abattit soudain en produisant un *ouich...* effroyable. Tombant presque à la verticale, il frôla l'écureuil de si près que les deux chercheurs d'or le crurent dans ses serres quand il reprit de la hauteur. Mais l'écureuil lui

avait échappé en faisant le tour de l'arbre foudroyé. Se servant de sa queue comme d'un gouvernail, l'épervier changea aussi de direction. Quelques battements de ses ailes puissantes le ramenèrent à la hauteur propice. De nouveau, il fondit sur sa proie. L'écureuil l'esquiva encore en se plaçant sur l'autre courbe du tronc. Deuxième échec du chasseur emplumé. Une troisième et une quatrième tentative ne furent pas plus heureuses. Alors, l'oiseau appela à la rescousse en répétant ses étranges *ouich...* Un deuxième oiseau se présenta, sans doute sa femelle, bien plus grosse que le mâle. Tous deux allaient avoir raison du mangeur de noisettes. Mais une détonation les en empêcha : John venait de décrocher sa carabine, les voraces s'étaient dispersés.

Les deux chercheurs d'or dormirent cette nuit-là entre les pattes de Faucon-Noir, leur cheval unique.

Le lendemain, s'étant repus de pain sec trempé dans l'eau, ils marchèrent cinq heures encore dans l'État de l'Oregon. Comme ils suivaient un fleuve portant le nom étrange de *Snake River* – « Rivière aux Serpents » –, ils eurent la surprise d'y trouver non point des vipères, mais une horde de chevaux sauvages en train de s'y abreuver.

– Le pauvre Faucon-Noir, dit John, monté par deux personnes et divers bagages, ne nous transportera pas jusqu'au Klondike. Voici la solution : je vais m'emparer d'un mustang. Je le dresserai, je le monterai ensuite, t'abandonnant notre Faucon.

– Tu sauras capturer un mustang ?

– Je pense pouvoir, même si c'est sans doute plus difficile que de piller des huîtres.

– Tu sais tout faire, même chasser les éperviers.

Stalkner demeura assis dans l'herbe, considérant les chevaux sauvages qui absorbaient la Rivière aux Serpents. John détacha son lasso, le fit tourner autour de son poing, puis il remonta en selle sur Faucon-Noir. Comme il s'approchait des mustangs, toute la harde prit la fuite. Ils galopèrent serrés les uns contre les autres, comme des destriers de combat. L'un d'eux courait en tête, précédant les suivants de plusieurs longueurs. Le sol martelé par leurs sabots tremblait et grondait comme sous une charge. Leur file était si inégale que Chaney, éperonnant Faucon-Noir, se trouva pris et quasi emporté au milieu du nombre. Il jeta son lasso garni de boules de plomb. Par une chance extraordinaire ou une adresse incroyable, le nœud coulant emprisonna et garrotta une bête rousse sous la ganache. Elle poussa un hennissement perçant et tira avec fureur, fit dégringoler Faucon-Noir et son cavalier. Mais plus elle tirait, plus elle s'étranglait. Après une série de ruades, elle finit par s'affaïsser. Cependant que les autres animaux s'éloignaient sans se soucier de leur compagnon couleur de miel.

John Chaney vint à lui. Il le dégarrotta, lui caressa la crinière, lui parla doucement, exprimant l'admiration qu'il éprouvait pour sa résistance, pour son amour de la liberté, répétant des phrases apprises à Chicago dans sa prison.

– Sois tranquille, lui souffla-t-il. Je te ferai galoper quelques jours ; mais ensuite je te rendrai ta sainte liberté.

Le mustang se releva. L'empoignant par la crinière, John sauta en selle. Nouvelles ruades, par-devant et par-derrrière. L'animal finit par se calmer, par prêter foi à ses promesses. Ignorant que, « dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand fait violer la promesse », nous dit Jean-Jacques Rousseau.

John le munit d'une bride et d'un mors et reprit la direction du Klondike, suivi de Ralph à cheval sur Faucon-Noir. C'était la première fois qu'il se trouvait tout seul le cul en selle et la tête un peu égarée. Car le mustang devant eux traçait des courbes inexplicables que John avait peine à redresser. De sorte que Ralph se sentait conduit par Faucon, plutôt qu'il ne le conduisait lui-même. Il lui arrivait de s'arrêter tout soudain. C'était pour happer et avaler une touffe de menthe ou de trèfle cornu. Ralph lui tapotait l'encolure en murmurant :

– Nous ne sommes pas pressés... Prends le temps de te nourrir, de te goinfrer s'il te convient.

D'autres fois, désirant rattraper le mustang, il se mettait à courir, à voler. Il se prenait pour un oiseau. C'était une bête odoriférante. Elle avait sa propre senteur, un peu poivrée. À laquelle il convenait d'ajouter celle du cuir, d'une amertume retenue ; des arçons qui gardaient la puanteur des semelles ; celle de l'herbe qu'il mâchouillait ; celle de ses naseaux expirant le parfum de ses poumons. Mais il produisait la plus puissante odeur lorsque, sans s'arrêter complètement, il levait sa queue chevelue et laissait tomber derrière lui des crottins dorés sur lesquels, presque aussitôt, se jetaient des étourneaux le bec ouvert et criant *cui-cui*, c'était leur façon de dire *thank God* mal prononcé.

Ils traversèrent l'Oregon, s'éloignèrent de la Rivière aux Serpents. Bientôt ils eurent achevé les nourritures de Virginia et durent se résigner à tuer une brebis empruntée à un troupeau, malgré les chiens qui les poursuivaient. Sur un feu de branches, ils firent rôtir ses quatre membres. Et elle les nourrit quatre jours de plus.

Ils marchèrent des heures et des heures dans ces déserts ocre, aux cactus géants, aux énormes rochers formant, semblait-il, des cathédrales, des statues, des villes sans nom. Ils côtoyèrent une de ces réserves d'Indiens où les Yankees, se sentant coupables des massacres anciens, avaient, dans leur splendide générosité, enfermé les survivants. Terrains vagues, sans aucune route, où régnaient vautours, pierres et serpents. Les maisons étaient des cahutes saupoudrées de poussière rouge, de vieux camions sans roues, des roulottes sans toit, des tentes raccommodées. Les Peaux-Rouges y pratiquaient divers artisanats, cousaient des vêtements, fabriquaient des bijoux de marbre, se donnaient en spectacle, coiffés de plumes. Ils présentaient des têtes humaines, vraies ou fausses, qu'ils avaient scalpées. Ils tiraient quelques dollars de ce bric-à-brac.

Plus loin, des pancartes informèrent nos voyageurs qu'ils avaient quitté l'Oregon et pénétré dans l'État de Washington, au bout duquel se terminaient les États-Unis d'Amérique et commençait la Colombie-Britannique, peuplée de chercheurs d'or et de bêtes à cornes. Au cours de cette longue traversée, les quatre pattes de la brebis étant consommées jusqu'aux os, deux ou trois fois ils eurent l'occasion de passer devant des cabanes fort rustiques construites et habitées par des gardiens de vaches barbus, moustachus, enfoncés dans des peaux d'ours, qui n'avaient pas d'autre nom que celui de cow-boys. Ils reçurent nos voyageurs avec aménité et partagèrent avec eux des morceaux de vache tout crus. Certains soirs, ils se réunissaient devant leur hutte, au clair de la lune et des étoiles. L'un d'eux soufflait dans un harmonica de cuivre et d'os. Et tous dansaient, hurlaient, vociféraient comme des diables. Ralph et John essayaient de les déchiffrer :

*I sing but as the singing bird,
Aloft in branches dwelling.
I have a house where I go,*

Where nobody ever says « No ! »

Where no one says anything. So

There is no one but me...

« Je chante comme un oiseau chanteur, Demeurant là-haut parmi les branches. J'ai une maison où je vais, Où jamais personne n'a dit "non". Où personne ne dit jamais rien. C'est qu'on n'y trouve jamais personne excepté moi... »

En contemplant ces êtres hirsutes de partout, il était difficile de les prendre pour des merles ou des rossignols. Ils couchaient à six dans la même cabane. Malgré leurs chansons, ils acceptèrent de recevoir les deux passants, auxquels ils demandèrent seulement de danser avec eux. Ralph et John, fourbus, remontèrent ensuite sur leurs chevaux et reprirent leur route.

Ils capturèrent un autre mustang, Faucon-Noir n'en pouvait plus. Il fut abandonné au milieu d'un plateau herbeux que dominaient des montagnes effroyables, déjà coiffées de neige. Le pauvre Faucon n'avait plus la force de respirer. Comme il s'était étendu de tout son long parmi les saponaires et les herbes aux gueux, John vint à lui, appuya le bout de sa carabine contre la tempe du malheureux. L'explosion l'envoya au paradis des bons serviteurs. Les coyotes ne manqueraient point de se partager sa dépouille.

Sur leurs deux mustangs apprivoisés, John et Ralph marchèrent encore trois jours. Au bout desquels, ils atteignirent la Colombie-Britannique signalée par des pancartes très lisibles. Ils durent franchir le col White, le col Chilkoote ; au passage de ce dernier, ils furent arrêtés par une patrouille de *mounties*, de gendarmes de la montagne, reconnaissables à leur chapeau au large bord, à leur moustache bien peignée, à leur vareuse rouge, à leurs bottes de cuir.

– Êtes-vous des *stampeders* (des « prospecteurs ») ? leur demandèrent-ils. Si oui, vous devez apporter votre nourriture pour une année.

– Nous sommes seulement des voyageurs désintéressés qui visitons la Colombie-Britannique, répondit John, préparé à toutes les situations.

– Dans ce cas, vous devez être pourvus de monnaie. Montrez-la.

– Nous le sommes.

Il sortit une liasse de faux dollars très bien imités achetés à de faux-monnayeurs socialistes de Chicago.

– Ce sont des billets verts, dit le *mounty*. Il faudra les changer contre des piastres canadiennes.

– Nous n'y manquerons pas.

Le Klondike était encore très éloigné, proche du cercle polaire où le soleil pendant six mois oublie de se lever. La Colombie-Britannique était un vaste plateau rocheux d'une altitude moyenne, limité à l'est par le mont Brown et le mont Donald dont les cimes frôlaient les cieux ; à l'ouest par une chaîne côtière entamée par de nombreux fjords, parsemés d'îles. Après quatre jours de marche sur leurs huit pattes, les deux voyageurs firent halte près d'un cours d'eau qui portait le nom rassurant de Peace River, « Rivière de la paix ». Un sentier les conduisit jusqu'à un hameau entouré de vignes et de pommeraies. Ils eurent l'occasion d'acheter et de consommer des nourritures canadiennes, des beignets ronds avec un trou au milieu, des chiens chauds, des muffins aux bleuets

(c'est-à-dire aux myrtilles) ou des frites françaises. Alors qu'ils étaient ainsi occupés dans un prétendu « restaurant », ils entrèrent en conversation avec un authentique prospecteur appelé Casimir Subrowski qui était d'origine polonaise et s'exprimait dans un langage difficile à comprendre : on devait lui faire répéter ses paroles.

– Je devine où vous allez avec vos deux chevaux, leur dit-il. Vous allez chercher de l'or.

– Peut-être bien, répondit John Chaney.

– J'ai vu vos chevaux et votre armement.

– Moi, je devine que tu es russe.

– Non, polak. Je m'appelle Casimir Subrowski.

– Je veux bien te croire. Tous les Polaks s'appellent Casimir. Et alors ?

Il sortit de sa poche une poignée de pépites irrégulières, les étala sur la table. Des longues, des courtes, des plates, des arrondies.

– Tu reviens du Klondike ?

– Sans doute. Mais je n'y suis pas resté très longtemps. Il y a trop de chercheurs d'or, venus de tous les coins du monde. Les mineurs meurent comme des mouches, de la fièvre typhoïde et d'autres maladies. Des femmes aussi : infirmières, religieuses, danseuses, chanteuses, putains.

– Des putains ?

– Il faut bien divertir les mineurs. Ou les soigner. Dawson City est devenu un bordel.

Il prononça *brothel* en bon anglais.

– J'ai tenu le coup deux mois, puis j'ai foutu le camp. Ce n'est pas au Klondike que j'ai trouvé ces pépites. C'est autour du fort Saint-John, pas très loin d'ici. En creusant. En m'enfonçant dans la terre. N'allez pas au Klondike, si m'en croyez. Allez creuser aux environs du fort Saint-John.

Là-dessus, Casimir but une bière, dit en polonais « Que Dieu vous conserve ! » et s'éloigna les poches remplies d'or. On entendit dehors le pas tranquille de son cheval. Ralph et Chaney restèrent pleins de stupéfaction. Ils dormirent dans une écurie. En se réveillant, ils décidèrent de se rendre au fort Saint-John. Dans une *grocery*, ils achetèrent un fourniment nécessaire au travail souterrain. Deux pioches de fer, deux pelles, une boussole, des allumettes, des chandelles de suif, une carte de la Colombie-Britannique. Et ils se mirent en route vers le nord, parallèlement au cours de la rivière Nechadka. Qui s'appelait réellement, peut-être, Nekaska, les pancartes étant à demi effacées. Ils allèrent deux jours, arrivèrent enfin au pied du fort Saint-John. D'autres *stampeders* s'y trouvaient déjà, comme l'attestaient des trous de mines. Ils attachèrent leurs chevaux à des troncs d'arbres morts, visitèrent le terrain. Aux premiers coups de pioche, il se révéla friable par endroits, comme du sable agglutiné, mais ailleurs mou et argileux. Des prospecteurs voulurent leur parler. On les comprenait mal car ils venaient du Japon ou de la Chine.

Au terme de leur journée de labeur, selon une fréquente habitude, ils dormirent entre les pattes de leurs mustangs.

Dès le lendemain, ils reprirent leur ouvrage de taupes. Ils trouvèrent quelques pépites grosses comme des perles.

– Quand nous aurons fini, nous pèserons notre or, dit John, et nous nous le partagerons exactement.

sample content of Le Sculpteur De Nuages (French Edition)

- [WordPress Plugin Development Cookbook.pdf](#)
- [download online Sikhism: A Very Short Introduction \(Very Short Introductions\).pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Cover Your Eyes.pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download Unnatural Exposure \(Kay Scarpetta, Book 8\)](#)
- [read online Neuroanatomy Through Clinical Cases \(2nd Edition\)](#)
- [download online Alone in the Universe: Why Our Planet Is Unique](#)

- <http://test.markblaustein.com/library/WordPress-Plugin-Development-Cookbook.pdf>
- <http://aseasonedman.com/ebooks/Education-and-the-Social-Order--Routledge-Classics-.pdf>
- <http://junkrobots.com/ebooks/The-Railroad-Tycoon-Who-Built-Chicago--A-Biography-of-William-B--Ogden.pdf>
- <http://patrickvincitore.com/?ebooks/Pool-and-Billiards-For-Dummies.pdf>
- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/Quiller-s-Run--Quiller--Book-12-.pdf>
- <http://www.celebritychat.in/?ebooks/The-Complete-Midshipman-Bolitho--Richard-Bolitho---Midshipman--Midshipman-Bolitho-and-the-Avenger--Band-of-Brot>